

Études | Studies
sur | on
les *Discours* | Rousseau's
de Rousseau | *Discourses*

Actes du Colloque d'Ottawa
(15-17 mai 1985)
publiés et
présentés par

Proceedings of the
Ottawa Symposium
(15-17 May 1985),
edited by

Jean Terrasse

Pensée libre, n° 1

Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau

Ottawa
1988

Données de catalogue avant publication (Canada)

Vedette principale au titre:

Études sur les discours de Rousseau = Studies on Rousseau's discourses

(Pensée libre ; no 1)

Texte en français et en anglais.

Bibliographie: p.

ISBN 0-9693132-0-9

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778--Pensée politique et sociale--Congrès. 2. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778--Philosophie--Congrès.
I. Terrasse, Jean, 1940-. II. Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau.
III. Title: Studies on Rousseau's discourses.
IV. Collection.

PQ2043.E89 1988 848'.509 C88-090056-3F

Canadian Cataloguing in Publication Data

Main entry under title:

Études sur les discours de Rousseau = Studies on Rousseau's discourses

(Pensée libre ; no. 1)

Text in French and English.

Bibliography: p.

ISBN 0-9693132-0-9

1. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778--Political and social views--Congresses. 2. Rousseau, Jean-Jacques, 1712-1778--Philosophy--Congresses.
I. Terrasse, Jean, 1940-. II. North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau.
III. Title: Studies on Rousseau's discourses.
IV. Series.

PQ2043.E89 1988 848'.509 C88-090056-3E

Ouvrage publié grâce au concours de l'Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau/North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau et grâce à une subvention du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada.

Conseil exécutif, 1983-1985

Président : Jean Terrasse (Université McGill)

Vice-Président : Jean Roy (Université de Montréal)

Secrétaire-trésorier : Denyse Laniel, Montréal, Qué.

Directeur académique : Guy Lafrance (Université d'Ottawa)

Éditeur du bulletin de nouvelles : Howard R. Cell

(Glassboro State College, N.J.)

© Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau, 1988

ISBN 0-9693132-0-9

L'USAGE DE LA RHÉTORIQUE DANS LES DISCOURS

Rousseau a écrit ses *Discours* dans le but de convaincre ses juges du fait qu'il méritait le prix du concours. Il voulait également persuader son lecteur ou son auditeur qu'il avait raison. Le contexte est donc propice à l'usage de l'éloquence persuasive et Rousseau n'a pas hésité à employer toutes les armes de la rhétorique qui étaient à sa disposition grâce à son éducation et à ses lectures. Rousseau veut nous mener, former notre opinion, nous gagner par la raison, par les sentiments et par l'art avec lequel il a construit son discours. Rousseau donne des exemples; il fournit des notes; il inclut des citations; il ajoute des éléments de violence et d'humour. Nous savons qu'il a récrit et refait ses discours, les fignant, faisant attention à son choix de mots et à leur ordre. Plusieurs éditions modernes nous offrent la reproduction de quelques pages des versions antérieures des discours, pages qui nous permettent de constater l'attention que Rousseau portait à la rédaction de ses textes. Nous pouvons conclure sans plus d'hésitation que les figures de rhétorique qu'emploie Rousseau sont choisies avec un certain soin. Nous osons ajouter que l'auteur a parfois remplacé la logique et la raison par la rhétorique afin de convaincre le lecteur. Notre examen des discours, aussi superficiel soit-il, révèle sa facilité d'expression ainsi que quelques failles dans le développement du raisonnement.

L'analyse des effets stylistiques nous fait voir un auteur conscient de l'acte d'écriture et de l'effet de la lecture sur le lecteur. Rousseau a souvent dit que les livres sont dangereux, qu'ils ont un pouvoir néfaste sur le lecteur. Quand nous dépouillons son style, nous comprenons mieux les raisons pour lesquelles il trouvait la littérature dangereuse. Rousseau était conscient des effets de la rhétorique et il s'en servait délibérément.

Comme l'a indiqué Derrida, il y a une faiblesse dans la position logique de Rousseau, faiblesse qui provient du fait

que ce dernier sépare initialement nature et culture, et qu'il est obligé, par la suite, de les recombinaer¹.

Rousseau dit bien qu'il ne postule qu'un état hypothétique. Mais son hypothèse est la base de la structure et est traitée comme un fait sur lequel il faut compter. Le sujet de l'origine de la société, par exemple, est introduit en hypothèse, et une fois formulée, l'hypothèse revêt les qualités d'un fait et est répétée comme s'il s'agissait d'un fait historiquement connu et accepté. Mais venons-en directement au texte.

Rousseau se sert souvent d'un procédé qu'on pourrait appeler affirmation et expansion de la logique. Il parle des sauvages qui sont, dit-il, «bornés au seul physique de l'amour» (*O.C.*, III, 158). Il poursuit dans la phrase suivante : «C'est donc une chose incontestable que l'amour même, ainsi que toutes les autres passions, n'a acquis que dans la société cette ardeur impétueuse qui le rend si funeste aux hommes...» (158). C'est Rousseau qui décide qu'il a donné une démonstration suffisante. Sans perdre la peine d'avancer des arguments, il conclut pour nous, et, d'un tour de plume, il ajoute à l'amour toutes les passions qui n'ont même pas été mentionnées auparavant.

Rousseau emploie le procédé contraire, la réduction, au même effet. Il dit, par exemple, que les combats entre animaux ne peuvent avoir que les deux raisons qu'il vient de donner, après quoi il passe à un autre sujet. Le lecteur croit à son autorité et accepte les leçons du maître qui s'efface très souvent derrière un «peut-être». Rousseau aime beaucoup ce mot, surtout dans le *Discours sur les sciences et les arts*. Il se donne en l'employant l'air de suggérer, de raisonner. Mais, à vrai dire, il atténue l'effet de la phrase et lui donne parfois un ton ironique. Il écrit, par exemple, que les sciences et les arts sont «moins despotiques et plus puissants *peut-être* que le gouvernement et les lois».

Rousseau donne l'impression qu'il ne fait que résumer des arguments et qu'il ne touche qu'à la surface de tout ce qu'il pourrait ajouter s'il avait le temps. Dans chacun des

1. Jacques Derrida, *De la Grammatologie*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1967.

deux *Discours* il y a au moins une page consacrée, dans le premier, à ce qu'il aurait dit, et dans le second, à ce qui fera le sujet d'autres discours. Il ajoute des notes, qui apportent en général des preuves à l'appui du texte. Il cite par trois fois dans les notes des exemples de sauvages. L'un de ces exemples était célèbre; nous ne trouvons pas d'autre référence de l'époque de Rousseau qui illustre ou qui confirme les deux autres exemples. En passant, Rousseau se sert de l'histoire pour donner de la crédibilité à ses arguments. Toute la Grèce (Athènes et Sparte) ainsi que la chute de l'Empire romain illustrent sa thèse selon laquelle ces civilisations étaient décadentes. Mais quand il convient de citer Socrate ou Platon, Rousseau admet qu'il y avait quelques belles plantes parmi les mauvaises herbes.

Rousseau se sert de la fausse synonymie. «Inutile» est synonyme de «pernicieux» dans le texte. Ce glissement de sens ainsi que le choix de mots encadrant une phrase ont sans aucun doute un effet sur le lecteur non averti. Par exemple, il n'y a pas de «vices» tout simplement. Il y a des «cortèges de vices».

Le professeur McDonald, dans son article sur Rousseau et Derrida, a dressé une liste des oppositions trouvées dans le texte : nature/culture, être/paraître, bonheur/malheur, parole/écriture, poésie/prose, mélodie/harmonie². Sa liste est remarquable par le fait que les adjectifs et les verbes actifs y manquent complètement. Nous ajoutons à cette liste ces oppositions : présent/absent, vain/utile, beau/vil, toutes/aucune, tous/nul, épurer/corrompre, maintenir/respecter, mépriser/respecter, etc. Rousseau aime les expressions antithétiques, mais le lecteur doit faire attention, car Rousseau ajoute au texte de nombreuses antithèses fausses. Ainsi, «nourrir» est l'antithèse d'«abâtardir» et «bien faire» le contraire de «bien dire». Comme Marivaux, Rousseau accumule les oxymores : «horriblement beau», «artificieuse simplicité», «splendeur funeste». Rousseau emploie ce procédé précieux

2. Christie V. McDonald, «Jacques Derrida's Reading of Rousseau», dans *The Eighteenth Century; Theory and Interpretation*, Vol. XX, no 1, Winter 1979, pp. 82-95.

à des fins ironiques, mais il nous prépare en même temps, par exemple, à accepter l'«heureuse ignorance».

Dans les deux *Discours*, Rousseau représente les pôles opposés de la question et tranche l'affaire en disant, à la première personne : «Voici l'opinion que j'ai». Mais ce «je» devient immédiatement un «nous», moins personnel, moins individuel, empruntant ainsi l'autorité et l'anonymat qui assument la présence d'autres voix. Quand Rousseau veut critiquer, il parle des hommes, «ils», à la troisième personne du pluriel. Il fait donc exception de ses lecteurs qu'il flatte et qu'il semble inclure dans le «nous» possessif, «notre société». Pour distinguer entre le «nous» qui remplace le «je» et le «nous» qui inclut le lecteur, Rousseau a recours à la forme «on». Quand il veut exciter son lecteur, il s'adresse directement à lui : «... que pensez-vous que deviendront vos enfants?» Et il fait revenir et parler Socrate ou Fabricius : «... qu'ai-je fait dire à ce grand homme?...»

En ne comparant point la philosophie et l'agriculture, ou du moins en disant qu'il ne veut pas risquer cette comparaison, Rousseau nous rappelle subtilement que nous avons lu une dizaine de pages plus haut une comparaison entre la parure d'un philosophe et celle d'un laboureur. C'est également une façon subtile de rappeler la leçon et de présenter la question «qu'est-ce que la philosophie?» en suggérant comme réponse que la philosophie n'a pas l'utilité de l'agriculture.

Rousseau aime les questions sans réponse. Dans le cas présent, il y en a trois : qu'est-ce que la philosophie? que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? et quelles sont les leçons de ces amis de la sagesse? Rousseau ne répond pas directement à ces questions. Il en pose une quatrième : «À les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans, criant sur une place publique?» Cette fois, «on» n'est pas uniquement Rousseau, la complicité du lecteur est indiquée. Rousseau qualifie les philosophes de «merveilleux» et leurs maximes de «sages» dans le paragraphe suivant, tout imprégné d'ironie. Il essaie de convaincre son lecteur que la philosophie est inutile et néfaste, que les philosophes ne sont justement pas merveilleux, et que leurs

maximes ne sont pas sages. Mais il utilise à cette fin l'exagération, l'ironie et la juxtaposition plutôt que la raison.

L'usage de superlatifs complète cette technique. Il n'y a pas de stupidité, il s'agit toujours de «la pire stupidité». Il n'y a pas de fléau, il n'y a que «l'éternel fléau».

Rousseau propose également de fausses définitions par enchaînement. La vertu et l'utilité sont présentées comme synonymes au début du texte, mais à la fin elles deviennent synonymes de bonheur. Par un tour de force, la vertu devient même une science sublime. Et quand Rousseau substitue la Nature aux livres, nous finissons par lire dans la Nature. Voici une suite de trois paragraphes. Dans le premier, Rousseau parle de *parure*, de *vils ornements*. Dans le deuxième, il parle du *paraître*, de la *vile et trompeuse uniformité*. Dans le troisième, il étend la discussion aux mœurs et parle du *voile uniforme et perfide de la politesse*. La politesse revêt enfin les caractéristiques négatives d'un habit.

Rousseau favorise les expressions binaires : *intelligence* et *lumières*, *pesanteur* et *stupidité*. Mais nous trouvons aussi *vice* et *vertu*, *connaissance* et *maux*, *brillants* et *momentanés*, *vertueux* et *durables*. Finalement, parce que *momentanés* et *durables* sont antinomiques, on conclut que *vertu* et *brillante* le sont également. En employant des parallèles, Rousseau crée donc de faux synonymes.

Le texte contient également quelques fautes de logique. Rousseau fait, par exemple, cinq affirmations : *l'astronomie est née de la superstition*, *l'éloquence de l'ambition*, *de la haine*, *de la flatterie*, *du mensonge*, *la géométrie de l'avarice*, etc. La conclusion qu'il tire est que les sciences et les arts doivent leur naissance à nos vices. C'est comme s'il disait : la terre est carrée, Mars et Jupiter sont carrés, donc toutes les planètes doivent être carrées. Rousseau affirme par répétition et énonce des règles qui sont fausses, comme les exemples.

Afin de prouver l'inutilité des sciences, Rousseau pose quatre questions : comment l'homme voit-il tout en Dieu? comment l'âme et le corps se correspondent-ils? quels astres peuvent être habités? et quels insectes se reproduisent d'une manière extraordinaire? Il mélange l'infiniment grand et l'infiniment petit au point où la juxtaposition crée le ridicule.

À ces questions, Rousseau répond en en posant une cinquième : si nous savons les réponses, serons-nous mieux gouvernés? Évidemment, le lecteur de l'époque ne savait la réponse à aucune de ces questions. Tout comme on répond aux quatre premières : non, on ne sait pas, ainsi on répond «non» à la cinquième qui, en principe, n'a rien à faire avec les précédentes.

Ailleurs, Rousseau demande : si le travail des citoyens les plus éclairés a si peu d'utilité, que devons-nous penser du travail des moins doués? La réponse semble évidente, mais il n'a pas prouvé que le travail des meilleurs n'est pas utile.

Rousseau oppose «la science» et «les grandes qualités combattives et morales», comme il oppose «l'erreur» et «la vérité». Il ne prouve jamais sa thèse selon laquelle la science est contraire au courage ou à la moralité. Il trouve que l'éducation dans les écoles est insensée et dit que les enfants y apprennent des langues et des vers qu'ils devraient oublier; il devraient plutôt étudier une longue liste de sujets tels que la distinction entre l'erreur et la vérité, l'équité et la tempérance. Sa logique est fautive. C'est comme si on ne voyait sur la carte d'un restaurant que deux mets : boeuf bourguignon et coq au vin, et qu'on en déduise que le restaurant ne peut pas être bon parce qu'il n'offre pas de sauces.

Rousseau se heurte à un grave problème de rhétorique lorsqu'il se sert du système métaphorique et métonymique de la lumière. Jean Starobinski a bien décrit le jeu de la lumière, de la clarté, de la transparence, de la noirceur, de l'opacité, des voiles et de la brume dans *La Nouvelle Héloïse*³. Dans les *Discours* dont nous parlons, il est évident que Rousseau aurait voulu employer le même système et identifier la lumière avec la pureté, la nature, l'innocence, la simplicité, la communication, et l'obscurité avec la faute et la culpabilité.

Mais le savoir et la connaissance se trouvaient identifiés aux lumières dans le parler commun. Rousseau commence donc par faire sien le concept traditionnel et dit que la lumière provenant des arts et des sciences parcourt la terre

3. Jean Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau : La Transparence et l'obstacle*, Paris, Plon, 1957 (rééd. Gallimard, 1971).

comme celle du soleil. Ensuite, le soleil est remplacé par la lune que Rousseau appelle «l'Astre de la nuit». Il ne recherche pas un effet de préciosité, il veut introduire le concept de nuit, de noirceur. Il affirme que les soupçons et la haine sont les produits des lumières du siècle que nous (lui et son lecteur) devons fuir, tout comme la vertu est obligée de fuir à mesure que ces lumières funestes du siècle s'étendent sur la terre. La vertu finit par se cacher derrière le voile épais (devenu protecteur) de l'ignorance. La lumière se répand enfin en effluves meurtriers, et la science *pure* est cause de crimes et de noirceurs sans nom. Par des procédés du même genre, Rousseau réussit à identifier magnificence et éclat, et à transférer aux lumières les qualités les plus ténébreuses. Cette lumière est artificielle et quand elle s'éteint, le retour à la nature est suggéré.

Dans le deuxième *Discours*, Rousseau joue d'une manière semblable avec les mots «connaissance» et «connaître». Tandis que les connaissances sont le résultat inutile des vaines sciences, l'action de «connaître» postule une société toujours assez simple pour permettre la communication entre les hommes. «Connaître» est un verbe actif, les connaissances sont passives. Celles-ci appartiennent à la série écriture-paraitre-malheur, celui-là à la série parole-être-bonheur. Le verbe est lié à l'oralité et Rousseau choisit ses verbes avec soin. Quand il parle des premiers hommes, il utilise le verbe «dire» (bien que ces premiers hommes ne semblent pas avoir déjà inventé la parole). D'autre part, quand il s'agit d'autres civilisations, d'autres époques, Rousseau emploie des verbes comme «réfléter». Mais quant à son siècle, il «voit» ou il «se voit». L'aspect visuel s'accorde avec l'écriture.

Rousseau commence, d'une part, par écarter les faits pour créer un nouveau mythe qu'il essaie de substituer aux faits mêmes qu'il vient d'écarter. D'autre part, il utilise les sciences, y compris la grammaire, pour nous convaincre que la science est néfaste. Il écrit, en fin de compte, contre l'écriture.

Nous concluons que, dans ses *Discours*, Rousseau s'est efforcé de toucher le lecteur plutôt que de le convaincre. Cette tendance était due à la forme du discours, car celui-ci était

destiné d'abord à être lu à haute voix. Il ne faut pas oublier non plus que Rousseau était un poète et un rêveur. La pure logique ne nous permet pas de comprendre son oeuvre; nous ne devons pas, il est vrai, exiger un raisonnement soutenu là où les sentiments nous parlent.

Roseann Runte
Université Sainte-Anne